

**PORTRAIT.** La passionnante œuvre multilingue de Nurith Aviv est à l'honneur ces derniers mois : plusieurs rétrospectives se sont succédées (au Forum des images à Paris, aux Cinémas du Grütli à Genève et à l'Anthology Film Archives à New York), et un premier ouvrage autour de son travail a vu le jour, *Nurith Aviv. Filmer la parole*.

## Nurith Aviv : langues déliées

De *Circoncision* (2000), où se relaient les récits d'un rituel encore actuel, à *Lettre errante* (2024), où bruisse la traîtresse lettre « r », Nurith Aviv a bâti une filmographie unique autour de la multiplicité des langues. Au début de l'ouvrage collectif *Nurith Aviv. Filmer la parole*, Marianne Dautrey note que ses films « sont inscrits dans un dispositif qui non seulement met la parole en scène mais la suscite littéralement ». En une dizaine de titres qui forment une constellation, avec ses échos audibles et ses passages secrets, Nurith Aviv s'entête à filmer en des plans-séquences frontaux « des personnes qui font œuvre à partir des mots qui restent ». La langue parlée est moins un outil d'expression qu'une expérience existentielle, sans cesse renouvelée et traversée de difficultés. Depuis sa tour de « pouababelle » (trait d'esprit signé Hélène Cixous), Aviv se penche notamment sur la complexité politique de l'hébreu moderne, l'une de ses langues maternelles. Cela l'a amenée à s'attacher à des langues menacées d'extinction (*Yiddish* en 2020, *Des mots qui restent* en 2022), d'autres méconnues (*L'Alphabet de Bruly Bouabré* en 2004, *Signer* en 2018), ainsi

qu'à l'intervalle entre deux idiomes (*D'une langue à l'autre* en 2004, *Langue sacrée, langue parlée* en 2008, *Traduire* en 2011).

### Écouter la lumière

« Nurith Aviv sait être un regard à l'écoute du monde », déclare Eric Laurent dans les dernières pages du livre. Davantage qu'une synesthésie, cette phrase énonce la méthode de la cinéaste, qui a aussi été la première femme cheffe opératrice en France (pour Agnès Varda et René Allio, entre autres). Quand on lui demande d'en dire plus que ce que révèlent ces pages, Aviv refuse malicieusement de livrer ses « secrets de sorcière ». Elle craint que l'on perde de vue (et d'ouïe) la singularité de chaque personne filmée. Elle reconnaît néanmoins volontiers qu'il y a « un travail en amont pour que cette parole advienne ». Du propre aveu d'Aviv, construire un plan induit avant tout d'« écouter l'image », c'est-à-dire « écouter la lumière, écouter l'espace, écouter les couleurs des vêtements ». La cinéaste tient au plan-séquence fixe pour sa dimension éthique. Il permet de respecter l'intégrité de la parole filmée, c'est-à-dire de garder le cap d'une pensée « qui bouge » à



Liliane Klapisch, *Le Portrait de Nurith Aviv*, huile sur toile.

travers un récit performé. « Le montage se fait sur place, au niveau de ce qui se dit et avec la personne filmée, pour arriver à l'essentiel », ajoute-t-elle. C'est ainsi que surgissent des sonorités qui n'apparaissent pas jusque-là à l'oreille nue.

Au mot « documentaire », Aviv préfère l'expression de « film essai », qui lui sied car elle conjugue « l'idée d'essai littéraire et le fait d'essayer ». En témoigne son dernier film en date, le court métrage *Son portrait, mon portrait* (2024). Ce plan-séquence, improvisé avec un portable, dénote toute son acuité : Nurith Aviv filme son amie peintre Liliane Klapisch en train d'esquisser le portrait de la

cinéaste avec des pastels, oscillant entre regards caméra perçants et traits décevants. Ce jeu de miroir entre deux artistes au travail, à l'écoute l'une de l'autre, éclaire l'œuvre d'Aviv : en accueillant les silences nécessaires, la réflexivité apparaît comme la condition du dialogue filmé. Sous le vaste ciel de Babel, délier les langues invite dès lors à lier les êtres.

Claire Allouche

Propos recueillis le 3 mai à Paris.

*Nurith Aviv. Filmer la parole*, édition établie par Claire Buchbinder, avec le concours de Marianne Dautrey et Nathalie Georges-Lambrichs. Exils Éditeur, 2025.



*Langue sacrée, langue parlée* de Nurith Aviv (2008).